

COMTE DE RIBAUCOURT

42. RUE DU TRÔNE **Une Sainte espagnole**

CHATEAU D'HAVERSIN

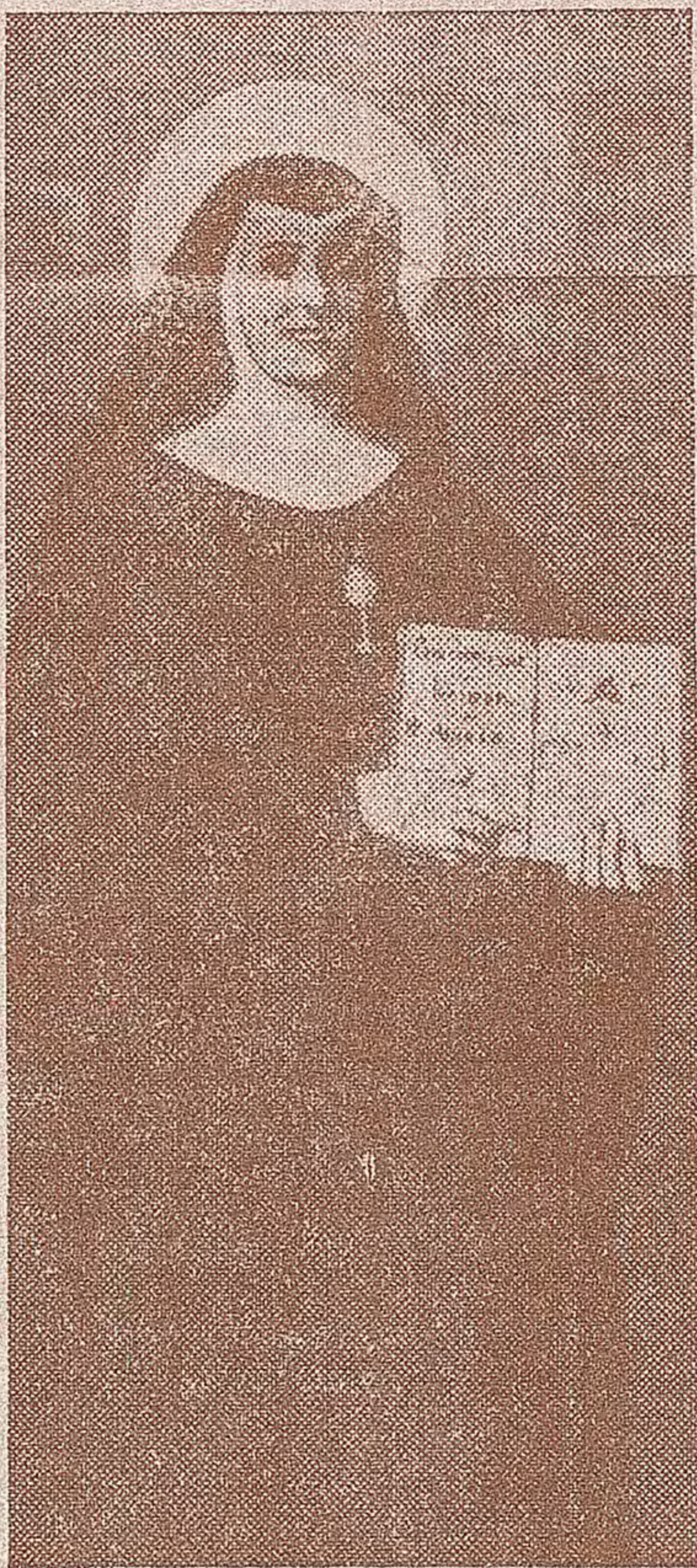
Sainte Marie-Michelle du Très-Saint-Sacrement

Le 25 août 1934, l'Eglise a célébré, pour la première fois, la fête d'une nouvelle Sainte espagnole, d'une héroïne de plus, dont la catholique Espagne a été si féconde en tout temps : sainte Marie-Michelle du Saint-Sacrement, vicomtesse de Jorbalan, plus connue sous le nom de *Madre Sacramento*, fondatrice de l'Institut des Religieuses Adoratrices Esclaves du Très Saint Sacrement et de la Charité.

Elle naquit à Madrid en 1809 d'une très noble famille originaire des Flandres, riche en traditions guerrières et religieuses, et illustre par ses nombreux titres de noblesse. Elle reçut une éducation soignée, d'abord par sa mère, Dona Bernarda Lopez de Dicastillo, dame d'honneur de la reine Marie-Louise, comtesse de La Vega del Pozo, qui était bien le prototype de ces dames d'autrefois, mélange d'héroïsme et de sainteté; telle aussi la reine de Castille, mère de notre saint Louis, dont, par une heureuse coïncidence, on célèbre la fête à la même date. Son éducation s'acheva à Pau, chez les religieuses Ursulines, où elle apprit à la perfection la langue française qui devait lui être d'une si grande utilité dans sa vie. Douée d'une énergie extraordinaire, parmi d'incroyables contradictions et des luttes au-dessus du caractère féminin, trempée d'âme de héros, en même temps que d'un amour maternel sans limites et d'une constance admirable, sa vie glorifia les grands dont elle descendait par sa naissance, et les humbles vers lesquels elle se penchait pour les racheter devant la société et devant Dieu. Elle était douée de remarquables qualités naturelles : une intelligence peu commune, un caractère ferme, une nature très vive, un esprit supérieur, un extérieur agréable joint à la distinction et à l'élégance d'une femme du monde qui attira vers elle toutes les sympathies et tous les hommages ; elle brilla toujours dans la société d'élite qu'elle fréquenta en suivant son frère, le marquis de La Vega del Pozo, alors ambassadeur d'Espagne à Paris, dans les cours des rois de France et de Belgique qui l'honorèrent de leur amitié : elle éclaira leurs luxueux salons du parfum des plus solides et aimables vertus et du souvenir de terribles austérités pratiquées au milieu de ce faste, austérités qui ne furent connues qu'après sa mort.

La vue des malheureuses filles victimes du vice, qui gisaient dans les hôpitaux qu'elle visitait, l'attrista profondément et décida de sa vocation : elle se dévoua corps et âme à elles, et après plusieurs essais infructueux et douloureux où elle dut déployer les vertus les plus héroïques, elle finit par fonder son œuvre définitive des Adoratrices Esclaves du Très Saint-Sacrement et de la Charité, dont le but est : l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement et le dévouement sans bornes pour élever et racheter les jeunes filles tombées dans le vice, et de prémunir et sauver celles en danger, en un mot une œuvre de réhabilitation et de préservation. Elle y réussit merveilleusement là où tant d'autres, même les plus grands saints, avaient échoué. Par un admirable sys-

tème unique et pour ainsi dire personnel, elle arriva à des résultats surprenants. Nous la voyons déployer une intense activité, parcourant l'Espagne en tous sens, nouvelle sainte Thérèse, luttant courageusement, et laissant à sa mort sept belles fondations et d'autres œuvres en bonne voie; actuellement l'Institut compte plus de 50 internats en Espagne, Italie, Amérique, au Japon, au Maroc, et de nombreux externats, écoles dominicales, ouvriers, etc., où sont admises sans aucune rémunération les jeunes filles de 14 à 25 ans; elles sont instruites, formées et réformées, religieusement et moralement, et de plus initiées aux travaux de couture, de bro-



deries en or, dans lesquels elles excellent et qui, en plus de constituer une aide pour l'institution, permet à ces jeunes filles de gagner plus tard leur vie, quand elles quittent ces collèges pour rentrer dans leur famille, ou pour être placées, mariées, etc. Par ce procédé, plus de 45 000 élèves ont été régénérées jusqu'à ce jour, grâce à l'ardente charité de leur fondatrice qui n'épargna aucune peine pour venir en aide à « ses filles » qu'elle aima passionnément, sacrifiant, faute de moyens économiques pour les entretenir, toute sa grande fortune personnelle, bijoux, argenterie, dentelles, jusqu'à son beau cheval de

selle auquel elle tenait par-dessus tout. Il n'est pas de fatigue, d'humiliation, qu'elle ne subit pour arracher au vice « ses malheureuses enfants », pénétrant courageusement dans les plus mauvais taudis, exposée à tout.

Sa vie, publiée en deux volumes, est remplie d'épisodes d'un intérêt passionnant. Non seulement elle ne fut pas secondée, mais elle eut la douleur de se voir incomprise, calomniée et même poursuivie.

Sa dévotion pour le Très Saint Sacrement devint en elle une passion au point qu'on la surnomma la « folle du Sacrement ». Son ardent amour du prochain la portait aux œuvres de charité les plus rebutantes, cholériques, malades contagieux qu'elle guérissait miraculeusement en plus d'une occasion. Son humilité fut extraordinaire, d'autant plus méritante qu'elle avait un caractère très vif. Elle arriva un jour au palais royal de Madrid où elle était sollicitée et très bien accueillie par la reine Isabelle II, dont elle était l'amie, et prenait comme d'habitude le grand escalier; un des hallebardiers, qui ne l'avait pas reconnue à sa mise simple, s'écria : « Madame, cet escalier est réservé aux grands d'Espagne, veuillez prendre celui de service ».

Sans mot dire, elle suivit l'indication, elle qui était deux fois grande d'Espagne !! Son courage était grand. Pendant la révolution de février 1848, à Paris, elle se refusa à quitter sa résidence pour sauvegarder les jeunes domestiques qui étaient à son service, affrontant seule, toute une nuit, les séditeurs qui frappaient à la porte avec l'intention de saccager et piller la maison : elle fut d'ailleurs la seule à mépriser le danger, continuant à aller chaque matin à l'église. Les révolutionnaires eux-mêmes, frappés de tant de force d'âme, l'aideraient à franchir les barricades en disant : « Laissez passer la citoyenne », et plus d'un fut gagné à la religion par elle.

Elle pratiqua jusqu'à l'excès, si on peut dire ainsi, le pardon envers ses ennemis ; aussi disait-on d'elle : « Pour se faire aimer de Mère Sacramento, il faut l'offenser. » Un tel ensemble de vertus et de dons extraordinaires la rendit, même pendant sa vie, l'objet de la vénération universelle; on la proclamait « la sainte Thérèse du XIX^e siècle ».

Lors de la terrible épidémie de choléra, en 1865, son collège de Valencia fut décimé; elle accourt, malgré les efforts qu'on fait pour la retenir, à Madrid, et, le surlendemain de son arrivée, 24 août, atteinte elle-même par le fléau, elle s'éteignit, victime et martyre de la charité.

Les manifestations de regret furent imposantes dans toute l'Espagne où elle était aimée et vénérée de tous, et, peu après sa mort, cette renommée de sainteté s'affermissait par d'éclatants et nombreux miracles, qui firent noter son procès en canonisation.

Espérons que cette grande Sainte veillera sans discontinuer sur la jeunesse de ce siècle, toujours en danger dans les temps actuels, jeunesse qui lui fut si chère et à laquelle elle consacra toute sa vie. M.-L. DE CARLOS.

Hyères (Var), septembre 1934.